



Le Ruban blanc : des raisons de l'horreur

Fanny Lignon

► To cite this version:

| Fanny Lignon. Le Ruban blanc : des raisons de l'horreur. 2010. hal-00476245

HAL Id: hal-00476245

<https://hal.science/hal-00476245>

Submitted on 13 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fanny Lignon

Maître de conférences

Etudes cinématographiques et audiovisuelles

Université Lyon 1

Laboratoire ARIAS (CNRS / Paris 3 / ENS)

E-mail : fanny.lignon@univ-lyon1.fr

Publications : <http://hal.archives-ouvertes.fr/aut/Fanny+Lignon/>

LIGNON Fanny, « Le Ruban blanc : des raisons de l'horreur », DVD *Le Ruban blanc*, coll. A propos, éd. CRDP, Nice, 2010.

LE RUBAN BLANC DES RAISONS DE L'HORREUR

I - De l'horreur en général et dans ce film en particulier

Au sortir de la projection du *Ruban blanc*, chacun a le sentiment d'avoir été le témoin de choses horribles. Mais lorsqu'on interroge plus avant cette impression première, cette belle et rare unanimité se délite et l'horreur perçue se révèle infiniment personnelle, construite pour chacun d'une multitude d'éléments différents. Au banc des horreurs pourront figurer, entre autre événements, l'accident du docteur, la mort de la paysanne, la pendaison du père, le ruban noué au bras des adolescents, les mains attachées du fils du pasteur, l'incendie de la grange, les choux décapités, le visage torturé de l'enfant handicapé. Mais pas toujours, et pas seulement. Pour l'un, la scène la plus atroce sera celle de la rupture entre le docteur et Frau Wagner. Pour l'autre, ce sera celle des "oreilles percées". Pour un autre encore, le plan de l'oiseau crucifié par une paire de ciseau.

Le Ruban blanc ouvre un débat philosophique crucial. Où commence et finit l'horreur ? Qu'est-ce que l'horrible ? L'horreur a-t-elle des degrés, des sommets ? Pour se rassurer, on peut être tenté de faire une typologie. Mais l'horreur se déploie dans la sphère privée comme dans la sphère publique, chez les jeunes comme chez les vieux, chez les riches comme chez les pauvres. Rien ni personne n'est épargné. Voudrait-on classer ses manifestations que cela aussi échouerait. Car si la violence, omniprésente, est parfois physique, morale, sociale, réelle ou symbolique, elle n'est jamais ou tout l'un ou tout l'autre. Envisagerait-on de faire appel à la notion de crime que le problème n'en serait pas pour autant résolu. Certes, il y a les délits contre les personnes, il y a les criminels et les victimes. Mais qu'est-ce qu'un crime ? Qu'est-ce qu'un coupable ? Qu'est-ce qu'un innocent ? Le docteur au début du film tombe de cheval. Est-il châtié pour ce qu'il a fait ou pour ce qu'il va faire ? La femme de Felder fait une chute mortelle dans la grange. Est-ce une punition ou un accident du

travail ? Nous ne savons rien d'elle et n'en saurons jamais rien. Que penser de toutes ces scènes où la loi est impuissante à condamner comme il faut, si tant est que cela soit possible. Pour la baronne, l'affaire des choux est traumatisante. Pour Rudy, qui comprend que sa mère est morte, le mensonge des adultes est insupportable. Souvenons-nous de la conversation entre Felder et son fils : « *Et d'où sais-tu qu'ils sont coupables ? D'où les savez-vous innocents ? Je ne sais pas, mais rien ne me dit le contraire.* » Felder, peu après, se condamne au suicide, devenant ainsi, simultanément, sa victime et son meurtrier. Les limites de la justice et du droit criminel apparaissent en pleine lumière. L'enquête policière, d'ailleurs, n'aboutira pas.

En refusant de définir précisément l'horreur, en empêchant toute catégorisation, toute hiérarchisation, Haneke prend un parti pris fort. Si le *Ruban blanc*, en effet, dérange, c'est entre autre parce qu'il affirme qu'aucune certitude n'est possible, que rien n'est jamais simple et qu'il faut toujours douter.

II - Des causes et des effets

S'il ne fait aucun doute que le scénario du *Ruban blanc* respecte scrupuleusement la chronologie des événements relatés, l'enchaînement des scènes n'en est pas moins, souvent, troublant. Après que le docteur ait dit à Frau Wagner « *Bon Dieu tu peux pas juste mourir ?* » suit une scène montrant un enterrement. Le spectateur suppose qu'il s'agit de celui de Felder, mais Haneke se garde bien de lever l'incertitude. La scène où le docteur viole sa fille est immédiatement suivie par celle où la fille du pasteur entre dans le bureau de son père pour tuer l'oiseau. Deux enfants du même âge, toutes deux en chemise de nuit, et leur rapport au père. Haneke, là encore, crée de la confusion. Car ceci en effet n'est pas conséquence de cela. Lorsque la grange brûle dans la nuit, il nous montre les enfants du pasteur, agglutinés derrière la vitre, avec en surimpression les flammes, comme s'ils étaient pour quelque chose dans ce nouveau malheur alors même que cela ne se peut puisqu'ils sont dans leur chambre. Les rapports de causalité ainsi construits font sens, mais sont, en quelque sorte, faussés.

Le scénario du *Ruban blanc* malmène en fait, dès qu'il en a l'occasion, la logique causale. Les effets sans cause identifiée sont légion. Qu'a fait Sigi pour mériter d'être ainsi torturé ? Pourquoi Felder se pend-il juste après l'incendie de la grange ? Pourquoi le docteur fuit-il le village ? Toutes ces questions peuvent recevoir des réponses, qu'Haneke propose sans jamais imposer. Aux effets sans cause répondent les causes sans effet. L'instituteur a découvert les coupables, mais ceux-ci ne seront pas punis. Des portes sont ouvertes qui ne sont pas refermées. D'autres sont fermées qui n'avaient jamais été ouvertes. Pour le spectateur habitué au caractère bien huilé des productions hollywoodiennes, cette structure est très dérangeante, et ce d'autant plus que l'œuvre d'Haneke semble classique en apparence.

Le Ruban blanc n'est pas un film qui explique. Ou alors, c'est un film qui explique que certaines choses ne s'expliquent pas. La voix off du début est à cet égard éclairante : « *Je ne sais pas si l'histoire que je vais vous raconter est entièrement véridique. Je la connais en partie par ouï-dire. Même après tant d'années, bien des mystères demeurent, et d'innombrables questions restent sans réponse. Mais je dois raconter les faits étranges qui se sont produits dans notre village. Ils pourraient peut-être éclairer certains processus survenus dans ce pays.* » La démarche de Haneke rejoint, on le voit, celle du philosophe, à la recherche du vrai qui sans cesse se dérobe. *Le Ruban blanc* est un film sur le doute, sur l'incertitude. Comme dans la vraie vie, rien n'est simple. Chaque conséquence a plusieurs causes, chaque cause plusieurs conséquences. Pourquoi ces faits étranges ? Les inégalités sociales ? L'éducation ? La religion ? Les hypothèses se bousculent et ne convainquent jamais tout à fait.

A bien y regarder, on se rend compte en définitive que dans *Le Ruban blanc* les causes et les effets sont comme déconnectés. Dans ce monde qui se défait, dans ce monde en décomposition, les événements semblent survenir isolément, sans lien logique entre eux, comme dans le pire des cauchemars. L'horreur ici n'est pas anecdotique ; elle gît au cœur du récit.

III - Filmer l'horrible

Il est temps désormais d'affronter les images de l'horrible. Entre toutes, je choisis celles montrant des événements impliquant des êtres vivants et ayant entraîné des blessures ou la mort. J'exclue l'incendie de la grange, mais je retiens le plan montrant le corps de Pipsi empalé sur une lame de ciseaux. Ce corpus est particulier, car éminemment subjectif, mais il ne peut, je crois, en être autrement.

Le scénario du *Ruban blanc*, vu dans son ensemble, est construit sur une accumulation succession de scènes toutes plus horribles les unes que les autres. A mesure que le film avance, l'horreur progresse, gagne en puissance. L'histoire commence par une chute de cheval, dont on apprendra par la suite qu'elle n'a rien d'accidentel, et s'achève par la découverte du corps torturé d'un enfant. Entre temps, un brave homme considère, impuissant, le cadavre de sa femme, victime, peut-être, d'un accident du travail. Les événements mis en scène par Haneke, de nature toujours différente, s'abattent sur des protagonistes toujours différents. Leur survenance aussi varie, qui nous est parfois montrée dans la durée, parfois avant ou après le temps. Nous assistons en direct à l'accident du docteur. Nous savons que quelque chose va arriver au dernier né du régisseur. Nous constatons que Karli a été torturé.



Comparons trois photogrammes où trois corps morts ou blessés sont exposés au regard.

Photogramme 1 : le docteur, en tenue de cavalier, face contre terre.

Son corps est tronqué (il manque une partie de ses jambes, le haut de son crâne et l'une de ses mains) mais non altéré en apparence. Le docteur est blessé mais cela ne se voit pas, même si le cadre, par sa composition, met son épaule en évidence.

Photogramme 2 : la paysanne, morte, étendue sur un lit.

De cette femme, nous ne voyons que les jambes. Le haut de son corps est manquant, masqué d'abord par le surcadre, coupé ensuite, probablement, par le bord cadre. Elle est partie « les pieds devant ».

Photogramme 3 : le visage tuméfié de Karli.

Cette image est brutale parce qu'elle montre avec une précision presque chirurgicale la réalité des horreurs qui se produisent au village. Le visage de Karli, éclairé tout en contraste (la scène se passe de

nuit à la lueur des torches), est filmé en gros plan et en forte plongée, vu par l'un de ses découvreurs. C'est la première et unique fois dans le film que l'horreur est montrée de façon aussi frontale.¹



Mais Haneke parfois choisit d'autres manières de dire l'horreur, qui suggèrent plus qu'elles ne montrent. Lorsque Sigi est ramené au château après avoir été battu, à aucun moment on ne l'aperçoit. Ce qui lui est arrivé, nous ne le saurons jamais que par les mots. Pas une image ne nous sera donnée. Même si, *a posteriori*, les torches dans la nuit rapprochent ses malheurs de ceux de Karli. Lorsque Rudi surprend son père qui vient de violer sa sœur, rien non plus n'est montré. La scène est filmée du point de vue de l'enfant qui sent bien qu'on lui cache quelque chose. Son père lui tourne le dos, sa sœur est en pleurs, assise sur la table d'examen, sa chemise de nuit un peu relevée. Le dialogue multiplie les métaphores : « *Papa m'a percé les oreilles. Ça fait mal ? Oui, un peu. C'est pour ça que tu pleures ? (...) Je ne mets plus de boucles alors ça s'est refermé. Bientôt, pour la Pentecôte, je vais avoir celles de Maman.* » L'oiseau crucifié, enfin. Innocent comme Karli et comme lui supplicié. Ce plan est à part, car il montre et suggère tout à la fois, car il transmue la réalité d'un fait en un formidable blasphème.

Si l'horreur peut être définie comme une impression violente causée par la vue ou la pensée d'une chose affreuse et repoussante, les cinéastes choisissent d'ordinaire de privilégier l'une ou l'autre de ces options. Rares en effet sont les films qui comme *Le Ruban blanc* parviennent à conjuguer la force et la violence de la suggestion et de la monstration.

IV - Pistes pédagogiques

Travailler en classe sur la question de l'horreur est particulièrement délicat. Les quelques pistes qui figurent ici sont de simples suggestions destinées à être modifiées en fonction des contextes, des personnes, des sensibilités. Toutes ont été pensées pour être mises en place après visionnement par les élèves d'un extrait ou de la totalité du *Ruban blanc*.

1- L'horreur en question

Discipline : français, philosophie.

Niveau : lycée.

Recherchez les différentes significations du mot « horreur ». Donnez des exemples empruntés à l'actualité. Citez des scènes du film. Posez la question de la représentation.

2 – Le fait divers

Discipline : français.

¹ Rappelons-nous que le jeune garçon torturé est mongolien et qu'il symbolise donc doublement l'innocence. Il est difficile ici de ne pas voir ici une allusion au sort que les nazis réserveront aux handicapés mentaux.

Niveau : collège.

Vous êtes journaliste. Vous avez, comme tout le monde, participé à la moisson. Racontez à vos lecteurs l'affaire des choux coupés, la mort de la paysanne, l'incendie de la grange. Cette activité pourra être menée en parallèle avec un travail sur la presse.

2 – Le procès

Discipline : français, philosophie, économie.

Niveau : lycée.

La scène se passe au tribunal. Le docteur a été arrêté. Instruisez le dossier. Rédigez la plaidoirie de son avocat et le réquisitoire du procureur général. Le jugement pourra être présenté sous la forme d'un travail écrit. La scène pourra être jouée et filmée.

4 – L'art et l'horreur

Discipline : français, arts plastiques, musique.

Niveau : lycée.

L'horreur en arts : en mots, en son, en image. Quelles œuvres ? Quels partis pris esthétiques ? Si l'on s'en tient au cinéma, ce peut-être l'occasion d'étudier la scène de la douche de *Psycho*.